

DU MÊME AUTEUR

SOIF D'ABSOLU Nouvelles

DELIRIUM Nouvelles

GRAINS DE MEMOIRE Nouvelles

SOMBRE SOLEIL Poésie

Ces ouvrages sont disponibles sur demande à l'auteur

jeanphilippefeve@gmail.com

Jean-Philippe FEVE

LE VAISSEAU HURLANT

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-0309-1

© Jean-Philippe FEVE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

A Christine, ma douce

« Enfermé dans le navire, d'où on n'échappe pas, le fou est confié à la rivière aux mille bras, à la mer aux mille chemins, à cette grande incertitude extérieure à tout. Il est prisonnier au milieu de la plus libre, la plus ouverte des routes : solidement enchaîné à l'infini carrefour. Il est le Passager par excellence, c'est-à-dire le prisonnier du passage. Et la terre sur laquelle il abordera, on ne la connaît pas, tout comme on ne sait pas, quand il prend pied, de quelle terre il vient. Il n'a sa vérité et sa patrie que dans cette étendue inféconde entre deux terres qui ne peuvent lui appartenir. »

Michel Foucault,
Histoire de la folie à l'âge classique

L'ENVOL

Je vais te tenir la main

Pendant que le veilleur de nuit faisait sa ronde, Joachim s'était glissé dans le bâtiment et avait désactivé l'alarme d'ouverture des portes de secours extérieures. Cela avait été un jeu d'enfant pour lui, il connaissait le bâtiment et tous ses fonctionnements sur le bout des doigts. Il avait ensuite tranquillement attendu dans l'obscurité d'un renforcement que le veilleur de nuit retourne dans le bureau, puis il avait silencieusement contourné les locaux réservés au rangement des appareils de ménage et de cuisine pour échapper à l'éventuel coup d'œil du veilleur, avait longé le couloir côté route et avait toqué trois petits coups à la porte de la chambre d'Aube. Elle mit un peu de temps à ouvrir.

« Je m'étais endormie un petit peu. »

Elle était uniquement vêtue d'une chemise de nuit dont le haut en dentelle rose dépassait du pull qu'elle avait enfilé, ses longs cheveux roux étaient

tout en désordre et son visage avec ses yeux à peine ouverts montrait qu'elle sortait tout juste du sommeil. Sans un mot, Joachim lui prit la main et la guida dans l'ombre jusqu'à la porte de sortie de secours. Le veilleur de nuit continuait de tapoter sur son téléphone portable, complètement absorbé par l'écran. A cette heure, en plein milieu de la nuit, tous les autres résidents dormaient d'un sommeil lourd imposé par les somnifères et les calmants en tous genres qu'ils ingurgitaient au dîner, tout n'était que silence.

La fraîcheur de la nuit les saisit, la journée précédente avait été une journée d'été si belle et si chaude qu'elle s'en étonna et frissonna. Aussi légèrement que possible, ils descendirent l'escalier de secours et coururent jusqu'à la limite du terrain.

« Alors, c'est quoi ma surprise ?

- Attends encore un peu, juste un petit peu. C'est comme un jeu, il va falloir que tu me fasses confiance. Tu vas fermer les yeux et je vais te guider,

tu ne les ouvriras que lorsque je te le dirai.
D'accord ?

-Un jeu ? J'adore ! Mais j'ai peur de me perdre dans tout ce noir. Je crois que je préfère rentrer.

-Ecoute Aube. Tu ne dois pas avoir peur, je suis là. Je vais te tenir la main et je ne te lâcherai pas, d'accord ? »

Il l'avait prévenue dans l'après-midi qu'il viendrait la chercher au milieu de la nuit pour lui offrir une surprise et, pour une fois, elle n'avait pas oublié ce qu'il lui avait dit et elle avait eu le temps de s'habiller le cœur. Après une courte hésitation, elle colla sa bouche à son oreille et lui souffla OK en lui serrant très fort la main. Il ouvrit le portillon de la clôture et ils traversèrent le champ voisin déjà tout couvert de rosée. Elle sentit l'herbe mouillée sur ses pieds nus et entendit le souffle puissant des vaches qui levèrent à peine la tête à leur passage. Ils marchèrent quelques minutes puis il lui demanda d'enjamber quelque chose comme une barrière ou une rambarde. A tâtons, elle s'aperçut que la rambarde

était circulaire et elle se sentit un peu prisonnière. Un grand bruit de flamme éclata au-dessus de sa tête, suivi d'un bruissement d'étoffes qui se déplient et d'un murmure d'air comme un remplissage de poumons immenses. Agrippée d'une main à la rambarde, Aube tendait l'oreille et allongeait le bras à la recherche de Joachim. Une légère secousse la fit vaciller.

« Maintenant, tu peux ouvrir les yeux.

-C'est quoi ? On est où ? Joachim, dis-moi.

-Regarde Aube, on est dans une nacelle qui est suspendue à la montgolfière. Tu sais, la montgolfière que le directeur a fait venir pour la fête. Tu te souviens ? Regarde mon aurore, on est dans le ciel. »

D'abord, elle ne vit que du noir, du noir autour, du noir au-dessus et du noir au-dessous. Peu à peu ses yeux s'habituerent à l'obscurité et elle distingua des lumières, les lumières des étoiles, la lumière du croissant de lune et les lumières du village quasiment sous ses pieds. Poussés par une légère

brise, quelques nuages éclipsaient les étoiles et la lune par intermittence. Aube riait et criait.

« Dans le ciel ! Je suis dans le ciel avec les étoiles, la lune, les nuages et le vent. Je suis une étoile, je suis la lune, je suis un nuage et le vent me porte. Merci, merci, merci Joachim ! ».

Joachim, appuyé sur la rambarde de la nacelle la regardait en souriant et il pensait qu'elle ressemblait à un ange, une fée ou une déesse. Malgré la pénombre, elle resplendissait avec son visage au teint très pâle mangé par deux grands yeux bleus et une bouche en coquelicot, ses cheveux roux ébouriffés brillaient sous la lune d'un éclat cuivré, on aurait pu croire qu'un feu émanait de sa chevelure. Devant la beauté aérienne d'Aube, il se sentait envahi par un sentiment de ciel et de nuages, un sentiment de calme et de douceur qui apaisait son esprit tourmenté. Elle était pour lui un être magique et surnaturel qui l'avait tiré hors de lui-même et lui avait fait faire cette folie qui pouvait lui coûter son poste

s'ils étaient pris, et peut-être même plus mais il s'en fichait.

Joachim était heureux d'avoir eu cette idée. Pour fêter dignement les dix ans d'ouverture de l'établissement, la direction avait organisé une fête à laquelle avait été invité tout le gratin du secteur médicosocial. On avait fait venir une montgolfière pour proposer des baptêmes de l'air stationnaires aux invités et aux salariés, mais uniquement pour eux car il avait été jugé trop dangereux que les résidents en bénéficient compte tenu de leur handicap. Cette décision l'avait heurté. N'était-ce pas leur lieu de vie cet endroit ? N'était-ce pas leur fête à eux en priorité cet anniversaire, eux les personnes handicapées qui habitaient ici ? C'était leur maison, il avait toujours pensé qu'ils étaient donc chez eux et que, c'étaient eux, les professionnels, qui étaient invités et devaient se comporter de façon respectueuse, attentionnée et discrète, non pas autoritairement comme en terrain conquis comme si c'était à eux. Manifestement, l'important pour la direction était ailleurs. L'engin avait été installé dans un champ à quelques centaines

de mètres des locaux. Quand il l'avait vu, il avait immédiatement pensé à Aube. C'était fait pour elle, ce n'était fait que pour elle. Il avait discuté avec le propriétaire qu'il avait trouvé très sympathique et il s'était fait expliquer le fonctionnement.

« C'est très simple. Pour monter, tu chauffes l'air avec le brûleur à gaz.

-Et pour descendre ?

-Pour redescendre, tu ouvres la soupape, l'air s'échappe et la pesanteur fait le reste.

-Si on chauffe trop l'air, le ballon ne risque-t-il pas de s'envoler ?

-Non, ça ne risque rien, la montgolfière est arrimée au sol par un grand câble, elle ne peut donc pas s'envoler, à moins que tu coupes la corde ou que tu défasses le nœud. Et même dans ce cas, tu ouvres la soupape et la bête ira se poser un peu plus loin, là où le vent l'aura portée.

-En effet, c'est sans risque et c'est vraiment simple. Parfois, on en voit passer dans le ciel mais elles sont très haut.

-Oui, mais pour ça, il faut mettre le brûleur à fond pendant un bon bout de temps.

-Et ça peut monter jusqu'à quelle altitude, une montgolfière ?

-Il n'y a pas vraiment de limite tant que le brûleur fonctionne et que la membrane tient le choc. Certaines ont déjà atteint quelques milliers de mètres d'altitude comme les jets, c'est juste qu'elles vont moins vite et ne maîtrisent pas leur direction, c'est le vent qui décide.»

Aube aimait tant le ciel, il s'était dit qu'il allait lui faire faire un baptême de l'air nocturne, ils le feraient entre deux rondes du veilleur de nuit, ça leur donnerait presque deux heures, c'était largement suffisant. Personne ne le saurait et ça devrait lui plaire.

Pour lui plaire, cela lui plaisait. Les bras écartés, la tête renversée en arrière, les yeux fermés, sourire aux lèvres, Aube prenait le vent comme on prend la mesure du monde, comme on s'offre à la vie, comme on s'emplit de rêves et sans doute comme jamais on ne se donne. Il le savait que ça lui plairait, elle qui n'appréciait que les cieux et ce qu'il y a dedans. Joachim avait voulu lui donner ce plaisir parce qu'il l'adorait. Il l'aimait mais il ne savait pas comment qualifier cet amour, un mélange d'amour d'un père pour sa fille, d'amour d'un homme pour une femme, d'amitié et d'une douce tendresse. Il ne l'avait jamais touchée, ni embrassée, il n'aurait pas osé. Il se contentait de la regarder et de parler avec elle. Et puis, au bout du compte, il s'en foutait de savoir de quel genre d'amour il l'aimait, l'important était de savoir qu'il la chérissait et qu'il voulait lui faire plaisir. Il ne s'en était pas rendu compte sur le moment mais il était tombé amoureux d'elle dès qu'il l'avait vue. Maintenant, il se souvenait de cet instant et il se rappelait qu'il avait eu le souffle coupé par sa beauté bien que le mot « beauté » ne soit pas le terme approprié. Aube n'était pas belle selon les canons

classiques de la beauté mais elle portait en elle quelque chose d'indéfinissable qui la rendait lumineuse, solaire et irradiait autour d'elle. Les soignants disaient que c'était tout simplement sa folie qui ressortait mais, dans ce cas, la folie était belle.

Ils avaient largement le temps, Joachim la laissa à son plaisir et s'accouda à la rambarde pour regarder le village en bas, son village. Le vent forçait et la nacelle se balançait doucement. Instinctivement, il porta la main à sa poche pour sentir son carnet. Depuis quelques semaines, depuis qu'il réussissait à attraper les mots, il l'emmenait partout ainsi que l'indispensable stylo. Cela le rassurait de le toucher, d'en parcourir du bout des doigts les lignes du contour avec leurs coins rigides et la souplesse des faces molletonnées. Sans lui, il se sentait en état d'incomplétude, comme inachevé. Le regard dans le vague, il se souvenait du jour où il était arrivé dans ce bourg il y a quelques années, de sa vie avant et de sa vie après, surtout après qu'il ait eu ce boulot dans cet établissement. Il se souvenait de toute sa vie comme il ne s'en était jamais souvenu, comme si sa mémoire

pouvait embrasser d'un seul coup un horizon temporel si grand mais qui, en même temps, se serait contracté dans cet instant-là. La précision de ses souvenirs et la vitesse du défilement des images dans sa tête lui fit un choc qui le mit à genoux. Un condensé de réminiscences lors de ce moment unique avec Aube comme un partage où son histoire se mélangeait à celle d'Aube. Il revoyait tout.

Une petite bâtisse en pierres

Bernard, le responsable de l'association l'avait amené dans sa vieille Dacia bleue mais qui, en fait, était plutôt couleur rouille, témoin d'une longue vie sur les routes. C'était un homme d'apparence joviale, bedonnant et arborant une longue barbe comme si cette pilosité bien développée pouvait compenser sa calvitie totale. Joachim avait repoussé le siège à fond pour pouvoir étaler nonchalamment ses jambes. Avec son habituelle barbe de trois jours, sa chemise claire et son jean, on aurait presque pu le prendre pour un touriste en goguette si son visage terne et fermé n'évoquait une tristesse diffuse et une profonde indifférence. Le village était à une quarantaine de kilomètres de la ville et tout en roulant à soixante-dix kilomètres par heure au grand maximum, Bernard avait entamé la conversation.

« Tu es resté combien de temps au centre de réinsertion ?

-Ça doit faire pas loin de six mois.

-Ah oui, quand même ! Tu étais devenu un ancien. Tu n'en avais pas marre de cette collectivité et de toute cette promiscuité ? C'est que ce n'est pas drôle de vivre continuellement avec des tordus, non ?

-Ça ne me dérangeait pas et puis, franchement, plus tordu que moi, il faut aller chercher loin.

-Enfin, tout de même, ça va être bien pour toi maintenant. Une petite maison rien que pour toi, dans un petit village sympa, ce sera mieux.

-Je ne sais pas, on verra bien.

-On m'a dit que ta cure de désintoxication s'était bien passée et que tu avais bien accroché avec le psychologue, tu sais, je ne veux pas te faire peur mais c'est maintenant que tout va se jouer, tu vas être confronté à la solitude, à toi-même et aux autres qui ne te feront pas particulièrement de cadeaux.

-Oui, on m'a dit tout ça.

-Et alors ?

-Et alors, rien.

-Comment ça rien ?

-Ben rien ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je m'en fous de tout ça, je me fous de ce qui peut bien m'arriver. De toute façon, je ne mérite pas l'attention qu'on m'accorde. Alors, là dans ce village ou ailleurs, je m'en fous.

-Ok, ok. En parlant de village, je ne sais pas si ça t'intéresse, mais il paraît qu'il est très ancien, que son histoire remonterait à l'antiquité. Tu te rends compte ?

-Hum ...

-Tu verras, le maire c'est un mec sympa. C'est un ancien de chez nous, alors, forcément, il va t'aider.

-Hum ...

Pour pallier la conversation qui se fatiguait, le barbu avait allumé la radio et trouvé une station qui

passait de la musique. Maxime Leforestier chantait la maison bleue là-haut sur la colline dans l'unique haut-parleur de la voiture et Bernard l'accompagnait en sifflant. La vieille Dacia ahanait et tressautait sur une petite route sinueuse coincée entre des collines couvertes de prairies entrecoupées de quelques vignes et de petits bois. Le village apparut sans s'annoncer à la sortie d'un virage, des maisons de pierres et une église qui semblait avoir été fortifiée. Bernard ne s'était pas attardé, il l'avait déposé avec ses quelques cartons devant la mairie et avait échangé quelques mots avec le maire. En le serrant dans ses bras pour lui dire au-revoir, il lui avait dit :

« Il te reste le plus difficile à faire, il te reste à te pardonner toi-même. ».

C'est le maire lui-même, un grand type tout maigre avec des grosses lunettes et une casquette, qui avait accueilli Joachim. Il l'avait tutoyé d'emblée.

« Je m'appelle Ernest, je suis le maire. J'espère que tu as fait bon voyage. Bernard a dû te parler tout le

temps, il est un peu saoulant parfois, mais c'est un chic type. Il a dû te le dire, lui et moi, on se connaît depuis longtemps. Avant, je faisais le même boulot que lui et puis, j'en ai eu marre et je me suis reconverti dans l'agriculture, j'élève des bovins mais, attention, de façon bio, pas comme l'élevage intensif mais je stoppe là parce que, sinon je vais te parler agriculture pendant des heures. Je te souhaite la bienvenue chez nous.

-Je ne sais pas comment vous remercier. Je ...

-Laisse tomber. C'est normal de se donner un coup de main. Dans le village, on est tous solidaires et la meilleure façon que tu as de nous remercier, ce sera de faire la même chose, d'être solidaire avec nous et de donner un coup de main de temps en temps, surtout pour la municipalité, on est prioritaire, non ? Viens, maintenant, je vais te montrer ton chez toi et on fera toute la paperasse.»

Le maire lui avait fait signer son contrat de location, donné un petit dépliant touristique sur le village puis lui avait remis les clés de chez lui, une

petite bâtisse en pierres à côté de la mairie composée d'une grande pièce qui faisait cuisine et salle à manger avec une cheminée, d'une chambre, d'une salle de bain et d'un WC, une maison banale, ordinaire. Un jardin entourait l'habitation. La maison était entièrement meublée, tout ça pour un loyer très symbolique. Un feu avait été préparé dans la cheminée, Joachim avait posé ses bagages, craqué une allumette sous les copeaux de bois, s'était assis dans un vieux fauteuil, s'était étiré devant les flammes. Les mains posées à plat sur les cuisses, ses yeux couleur de nuit fixaient le feu. Son regard d'obsidienne semblait regarder au-delà des flammes, au-delà du mur, quelque chose au loin, si loin qu'il se perdait dans le vide, se retournait contre lui-même et n'était plus qu'un regard en dedans qui ne rencontrait, là aussi, que du vide. Joachim ne pensait pas, ne pensait plus, il essayait d'être en apesanteur dans le rien, l'insignifiant et l'éphémère. Si on avait crié dans son crâne, sans doute qu'il y aurait eu un écho et une résonnance tant sa tête avait été désertée des pensées. Il éprouvait une étrange sensation d'abandon. C'est peut-être cela la vie d'ermite se disait-il, être dans le

rien, le vide et ne vouloir que cela, juste sentir ses mains, ses bras, ses jambes, tous ses muscles en état d'abandon, de repos total. Son esprit flottait dans la pièce, visitait chaque recoin, se glissait avec lenteur le long des murs, palpait le silence. Que pouvait-il donc espérer sinon ce rien, ce vide, cette absence de désir et cet abandon au hasard ? Les mots l'avaient abandonné, il était à court de paroles et de phrases, ne lui restaient que les émotions silencieuses, celles qu'on s'évertue à éviter par crainte d'invasion, alors il se taisait et s'efforçait à l'absence. Le sommeil commençait à le gagner mais l'image insidieuse de sa femme se profila derrière ses paupières et il sut que la nuit serait longue à devenir demain comme la précédente et, sans nul doute possible, comme la suivante.

Le lendemain, Ernest lui avait fait visiter le village et l'avait présenté avec enthousiasme à tous ceux qu'ils rencontraient.

« C'est Joachim, il vient de s'installer dans le village. »

Les maisons se serraient au centre du bourg autour d'une vieille église effectivement fortifiée qui avait dû être un point de ralliement en cas de danger durant le moyen-âge, les rues étaient étroites et sombres, elles s'ouvraient sur une petite place avec un café-buraliste et une épicerie, même si le terme « d'épicerie » parut un peu pompeux à Joachim pour un tout petit local avec quelques étagères garnies de boîtes de conserve et de quelques cageots de fruits et légumes. Plus on allait vers l'extérieur du village, plus des espaces avaient été ménagés entre les habitations. En périphérie, on trouvait de grosses villas cossues avant d'être en pleine nature. Parmi ces villas, un peu à l'écart, en haut du village, se détachait une grosse maison bourgeoise, probablement du XIXème siècle. Le maire lui indiqua que c'était « les Lauriers roses », la maison des cinglés.

« Oh pardon, il ne faut pas dire « cinglés » mais « personnes en situation de handicap psychique » » rectifia-t-il en rigolant.

Il lui expliqua qu'une association gérait ce petit lieu de vie qui accueillait des personnes sortant d'hôpital psychiatrique. Peu importait le terme employé pour les désigner, elles étaient tout à fait sympathiques bien qu'un peu bizarres et elles faisaient partie du paysage. Il en croiserait souvent dans les rues, au café ou à l'épicerie car le principe de fonctionnement de cette institution était d'être ouverte sur son environnement, les résidents avaient donc un droit de sortie sans restriction. Bien sûr, de temps en temps, des incidents survenaient mais, alors, on téléphonait à l'établissement et des employés intervenaient pour régler les difficultés. Au village, tout le monde connaissait ce recours.

« Heureusement qu'ils sont là. Sans eux, ça fait longtemps que nos deux boutiques auraient mis la clé sous la porte. Le jour où ils touchent leur argent de poche, on les voit tous arriver à la queue leu, leu, ça défile à la caisse ! Ils achètent des tas de trucs, des produits d'hygiène, des gâteaux, des bonbons, de la charcuterie, du tabac, beaucoup de tabac, des boissons à condition qu'elles ne contiennent pas

d'alcool, et puis des machins de jeux de hasard, cartes à gratter, loto, bingo et autres conneries en quantité astronomique. Ce n'est pas vraiment bien pour eux, mais c'est bon pour le village, ça fait marcher le commerce. Et bonne nouvelle, l'association va se développer, un grand bâtiment va être construit pour accueillir encore plus de personnes. Tu vas voir, ils vont finir par être plus nombreux que nous mais ce n'est pas grave car plus on est de fous et plus on rit, n'est-ce pas ?»

Ils avaient terminé la visite par le lavoir et d'anciennes tombes qu'on supposait mérovingiennes. Ernest avait laissé Joachim devant sa nouvelle demeure.

« Tu verras, mon gars, tu seras bien ici. Tu vas te requinquer. »

Joachim avait passé le reste de la journée à défaire ses quelques cartons, à prendre possession de la maison et à attendre que le temps passe. Ses yeux parcouraient le dépliant touristique que lui avait remis Ernest, « ... *existence de silex taillés trouvés sur le*

site attestant d'une présence humaine remontant à la préhistoire ... des Romains s'y étaient installés ... des seigneurs de différentes lignées s'étaient succédés pour administrer le village durant le moyen-âge ... presque huit cents habitants à la fin du XVIIIème siècle ... trois cents habitants aujourd'hui ... exode rural ... » Il jeta le papier dans le feu. Un village comme tant d'autres ! Il s'en foutait d'être ici ou ailleurs, il constatait simplement qu'il était là, dans celui-là et, comme lui avait dit Ernest, il allait devoir apprendre à y vivre. Mais Joachim ne voulait pas apprendre à y vivre, y survivre peut-être, et encore, c'était presque trop pour lui. Il voulait être seul, ne voir personne, ne pas parler, ne pas écouter, s'entourer de silence et de vide pour s'oublier. Oublier qui il avait été, oublier qui il était, n'être qu'un grain de poussière en suspension dans un rayon de lumière et attendre que le temps passe.

Joachim voulait cacher sa vie, être dans l'évitement, être dans le repli et se dissimuler aux yeux des autres. S'il avait pu, il se serait transformé en caméléon pour disparaître, se fondre avec les

murs, les rues, les haies ou les chemins. Etre seulement là silencieux, invisible pour les autres, les regarder avec bienveillance mais continuer de se détourner des fracas du monde. Peut-être pouvait-il cacher sa vie mais était-ce possible pour lui-même ? Pouvait-il fermer son esprit à ce qui venait hanter ses nuits ? Il s'évertuait à faire le silence dans son cerveau et n'être personne mais le voyageur sans bagage n'a pas forcément la tête vide. Joachim avait peur, peur de lui-même, de ce qu'il pouvait produire, tellement peur que les mots le fuyaient et qu'il ne souhaitait que se rouler en boule, rétrécir, dépérir au point de parvenir à un état d'absence perpétuelle.

Rien que marcher et regarder

Pendant deux ans, Joachim vécut dans ce petit village du sud de la Bourgogne grâce au RSA et à des petits boulots, déboucher un lavabo, garder des chiens, bêcher un jardin, faire les vendanges, aider aux foin, repeindre une façade, ... Il n'avait pas besoin de beaucoup. Tous les matins, il allait faire ses courses à l'épicerie qui était, finalement, bien suffisante. Il achetait quelques légumes, quelques fruits et parfois un peu de viande, puis il allait au café. Maintenant tout le monde le connaissait et le saluait. Le café était surtout fréquenté par les gens du haut du village, les cinglés. Il était content de les voir, avec eux, il n'avait pas besoin de parler, ceux-là étaient trop heureux de rencontrer quelqu'un qui leur prêtait une oreille compatissante et ils racontaient tous les détails de leurs vies le plus souvent faites de misères et de souffrances. Il retrouvait immuablement

les deux mêmes gars qui lui racontaient toujours la même histoire, leur histoire.

Il y avait Lucien qui avait eu dix-huit ans en 1973 et qui était parti pour Katmandou le jour où Giscard d'Estaing fut élu Président de la République. Il y séjourna quelques mois en vivant au sein d'une communauté où on fumait plus qu'on ne mangeait. A son retour, il fut accueilli très froidement par sa famille qui l'attendait de pied ferme, surtout son père qui était adjoint au maire de Clermont-Ferrand et pour lequel Lucien représentait comme une tache, une honte, en tous cas un embarras certain pour son ambition qui ne se limitait pas à être adjoint au maire. Il fut décrété qu'il avait des troubles psychologiques, voire psychiatriques, ce qu'attesta un ami de la famille médecin psychiatre et il se retrouva accueilli aux Lauriers roses, sans aucune ressource et privé de tous ses droits, interné serait sans doute le terme plus approprié dans son cas. L'embarras avait été effacé. Lucien s'est adapté et, au bout du compte, ne s'en est pas mal porté.

« Tu sais, je suis logé, nourri et blanchi aux frais de la princesse. En plus, on me donne de l'argent de poche, et tout ça sans jamais avoir travaillé. Moi, je trouve ça plutôt cool. Mais j'insiste, je ne suis pas fou. La preuve, on ne me donne aucun médicament ! ».

Joachim l'aimait bien et plaisantait avec lui. Ce n'était pas comme Antoine pour qui il éprouvait une grande compassion. Antoine marchait en claudiquant et avait des difficultés d'élocution. Il avait été autrefois un entrepreneur brillant, vivant luxueusement et ayant acquis beaucoup de biens immobiliers. Par dépit amoureux, il s'était mis à boire. Il avait organisé des fêtes somptueuses auxquelles se pressaient tous les charognards qui l'ont ensuite dépecé. Tout son argent y était passé, il avait vendu tous ses biens et s'était rapidement retrouvé à la rue, à la dérive comme une véritable épave. Sa famille l'avait fait admettre aux Lauriers roses non sans l'avoir au préalable dépossédé de tous ses derniers avoirs. Il avait tellement bu qu'il était atteint d'amnésie spontanée et d'affabulation. Il avait toujours sur lui un petit carnet sur lequel il notait

laborieusement toutes sortes de choses pour ne pas les oublier, mais quand il le consultait plus tard, il ne savait plus à quoi se rapportaient les quelques mots qu'il déchiffrait péniblement. Plus tard, Joachim apprendrait le nom imprononçable de ce syndrome. D'un instant à l'autre, le pauvre ne savait plus où il était, ne reconnaissait plus Joachim et débitait toutes sortes d'histoires sans queue, ni tête. Alors, quand ça survenait, Joachim téléphonait aux Lauriers roses et une infirmière venait chercher son copain. Joachim sentait que l'histoire d'Antoine faisait écho avec la sienne mais que lui, Antoine, au moins avait une excuse.

Joachim n'avait pas de télévision, ni de radio et ni d'ordinateur. A l'ère du tout numérique et de la communication instantanée, il vivait coupé du monde. Son isolement ni voulu, ni subi, lui convenait, il n'éprouvait pas le besoin de savoir comment le monde tournait, ça ne l'intéressait pas. Il n'avait personne avec qui communiquer, ni la moindre motivation à passer son temps devant un rectangle dans lequel des gens s'agitaient comme des

marionnettes. Joachim préférait parler aux êtres de chair et de sang qu'il rencontrait dans le village, surtout au café. En entrant, il regardait les titres des journaux sur le présentoir et cela lui suffisait. Il ne savait pas pourquoi, il avait malgré tout mémorisé l'histoire de ces deux femmes qui avaient appris à soixante-douze ans qu'elles avaient été échangées à leur naissance. Il se demandait quelle aurait été leur vie si elles n'avaient pas été échangées, de qui était-on les enfants, quel était ce soi-disant lien inné, ce soi-disant attachement viscéral qui unit une mère et son enfant si un échange d'enfants pouvait ne pas être détecté par les mamans elles-mêmes.

Peu à peu, surtout grâce au maire qui l'avait régulièrement sollicité pour aider au moment des diverses fêtes du village, pour les décorations de Noël, l'installation des panneaux indicateurs pour les randonnées, le montage des stands pour la fête du muguet et celle de l'été, et grâce aux travaux qu'il faisait à droite et à gauche, il avait côtoyé quasiment tous les habitants du bourg. Joachim était un homme discret mais apprécié de chacun. Lors des

rassemblements festifs, il se tenait à l'écart, à la lisière, il n'aimait pas trop la foule dont il redoutait les éventuels excès sans vraiment savoir pourquoi, une simple impression de malaise un peu irrationnel à l'idée d'un comportement collectif qui échapperait à tout contrôle. Il préférait les rencontres en petit nombre comme les jeux de cartes au bistrot qui étaient devenus sa passion. Tous les jours, en fin d'après-midi, il allait au café pour sa partie de belote. Il retrouvait souvent les mêmes partenaires, quelques vieux et des résidents des Lauriers roses. C'était son moment de plaisir où il parvenait pendant le temps d'une partie à s'oublier, oublier son passé, son présent et son absence d'avenir. Il n'était pas le seul, il lui semblait que chacun des joueurs s'oubliait. Les vieux retrouvaient la superbe de leur jeunesse, les sages faisaient les fous, les taiseux parlaient sans discontinuer, les modestes plastronnaient et les cinglés des Lauriers roses rivalisaient de raisonnements tous plus logiques les uns que les autres.

Le reste du temps, Joachim le passait à lire et à se promener. Il empruntait les livres à la bibliothèque du village et il relisait souvent les mêmes auteurs, surtout Jim Harrison dont les histoires qui se déroulaient dans l'Amérique des grands espaces lui procuraient une sorte de paix et transformait ses insomnies en moment de plaisir en lisant pianissimo ces textes comme on laisse fondre lentement un carré de chocolat dans sa bouche. Il pouvait relire plusieurs fois la même phrase, parfois à haute voix, pour mieux la déguster. Il se saoulait du langage des autres, s'en gavait, s'en gorgeait, s'en remplissait comme pour combler son manque de mots à lui, mais ces phrases ne lui appartenaient pas. Une fois le livre refermé, elles glissaient entre les méandres de son esprit et s'évanouissaient dans l'espace vacant de ses pensées le laissant aux prises avec un désert cérébral.

Joachim aimait la région environnante, une région de bocage avec ses vallonnements, ses prés entourés de haies ou de murets en pierres sèches, ses étangs, ses forêts et ses chemins innombrables qu'il

parcourait pendant des heures. Dans la forêt, il entendait le bruit des feuilles mortes qui se froissaient à chaque pas et celui des glands qui roulaient et éclataient sous ses pieds. Ces simples bruissements le renvoyaient à sa solitude et au silence, mais dans le même temps lui donnaient la sensation d'être vivant.

Chaque foulée l'amenait à un endroit qu'il ne connaissait pas encore avec un nouveau paysage, un petit château, un hameau de maisons typiques avec leur toit débordant en galerie extérieure, une croix à un carrefour ou des statues posées au milieu d'un pré comme celle de ce faune avec sa flûte de pan qu'il avait découverte une fin d'après-midi en plein soleil couchant. Parfois, il surprenait un héron dans un étang, il se figeait pour l'observer sans faire un seul mouvement jusqu'à l'instant où l'oiseau plongeait brusquement son bec dans l'eau et le ressortait avec un petit poisson. Alors seulement à ce moment, il s'autorisait à bouger.

Au bord des ruisseaux, il ramassait toujours un galet tout rond, complètement poli et lisse et il le

caressait longtemps en pensant aux éternités qu'il avait fallu pour qu'un vulgaire caillou devienne rond comme la terre. Il était alors heureux de constater son insignifiance et, qu'à l'échelle des temps géologiques, il n'était de passage qu'une fraction de seconde.

Il appréciait surtout les couleurs, l'enveloppe blanche et craquante du givre sur la campagne dénudée et silencieuse avec la dentelle noire des arbres qui se découpait sur un ciel souvent gris, la marée des boutons d'or qui envahissaient les champs et teintaient en jaune jusqu'à la lumière, les haies qui muaient en rose et blanc, les taches sanguines des coquelicots semblant être tombées au hasard dans les étendues d'herbe, le vert des arbres au milieu de l'ocre des prés fauchés, les hirondelles avec leur smoking noir et blanc qui faisaient des acrobaties aériennes et le feu cuivré des érables et des mélèzes. Marcher dans cette nature lui donnait l'impression d'échapper à ce qu'il était, d'être en dehors de lui-même comme s'il se regardait en train de marcher. Mettre un pied devant l'autre et recommencer, cette répétition l'apaisait, vidait son esprit de toute pensée

et rythmait le fonctionnement de son organisme. Rien que marcher et regarder, s'emplir les yeux de cette nature et cheminer tranquille, c'était de cela dont il avait besoin.

Un jour, pendant l'une de ses promenades, une agitation dans le ciel lui avait fait lever les yeux. Un nuage de milliers d'étourneaux ondulait, se pliait, se déployait dans l'azur comme un drapeau, un étendard qui claquerait dans le vent accompagné du vacarme des gazouillis. En contemplant cet étrange ballet aérien, Joachim pensait aux mots qui tournaient autour de lui comme des papillons et pour la première fois, il ressentit l'espoir qu'ils reviennent butiner dans sa tête, calmes et apaisés.

Ce qui lui plaisait le plus, c'était, les jours de beau temps, se lever tôt avant le lever du soleil, et monter en haut des points culminants, les points culminants anonymes, pas ceux qui avaient une table d'orientation permettant de se repérer, et regarder loin à l'horizon sans que son regard vienne buter contre un obstacle, regarder jusqu'au Mont blanc éclairé par les

premiers rayons du soleil. Il restait ainsi pendant des heures dans la fraîcheur matinale qui évoluait lentement en chaleur. Il avait alors le sentiment que ces grands espaces étaient en résonnance avec le néant de son esprit, qu'il pouvait en ce lieu se dissoudre dans l'air, ne penser à rien, n'être qu'une coquille vide enfin sans souffrance. En redescendant, il retrouvait une à une toutes ses peines et tourments et il imaginait qu'ils avaient, pendant quelques minutes, flotté entre les nuages sans pouvoir y élire domicile et qu'ils revenaient maintenant mécaniquement dans sa tête de paumé. Il essayait d'épuiser son corps avec l'espoir qu'il puisse enfin dormir quelques heures d'affilée et que ses blessures le lâchent dans la nuit. Hélas, elles tenaient bon. Si on appartient au pays qu'on peut parcourir à pas d'homme, alors Joachim se reconnaissait de celui-là et quand ce sentiment d'appartenance survenait, cela l'apaisait pour un temps.

Pendant ses promenades, le plus souvent dans les rues du village, il croisait un habitant des Lauriers roses, ou plutôt une habitante, car les hommes

semblaient manifestement beaucoup moins enclins à sortir que les femmes. Il les voyait arriver de loin, démarche chaotique, gesticulation, aller-retours incessants. Il les saluait, parfois la dame ne paraissait même pas le voir, parfois elle s'arrêtait et entamait une longue conversation avec lui en forme de monologue qui n'avait ni queue, ni tête mais Joachim s'en moquait. Certaines fois, il avait l'impression qu'il y avait plusieurs personnes dans le même corps et que ces personnes se disputaient le pouvoir de commander, ordres, contrordres, désordres. Lui, il n'avait rien à leur dire, les mots le fuyaient, alors il se taisait et écoutait patiemment en souriant et en acquiesçant de temps en temps. Il lui arrivait de se demander si, dans son organisme aussi, ils ne seraient pas plusieurs.

Les travaux avaient débuté aux Lauriers roses. Par curiosité, il allait tous les jours voir leur avancement. Rapidement les murs furent érigés, la forme de la construction évoquait pour Joachim un vaisseau dont l'étrave pointait vers le centre du village et il imaginait ce vaisseau comme une sorte

d'arche qui aurait accueilli tous les cinglés de la terre puis se serait envolée dans le ciel toutes voiles dehors comme le bateau de Peter Pan dont on lui racontait l'histoire quand il était petit.

Les ouvriers appréciaient cet homme qui venait tous les jours et leur apportait un café quand il faisait froid, ou un coca par temps de chaleur, ils en profitaient pour prendre leur pause et discuter avec lui. Joachim était curieux et intéressé par les procédés employés, les données techniques du bâtiment et il se faisait expliquer dans le détail les divers fonctionnements par les ouvriers qui ne demandaient que ça, trop heureux qu'on s'intéresse à leur travail mais qui s'interrogeaient tout de même sur ce drôle d'individu qui avait du temps à perdre sur un chantier niché au fin fond de la Bourgogne.

Le directeur vous attend

Un matin, le maire est passé chez Joachim. Autour d'un café, Ernest entama la conversation.

« Il ne fait pas bien chaud ce matin.

-Oui, l'air est frais mais il va faire beau.

-C'est ce qu'ils ont dit à la météo. Il faut en profiter parce que demain ils prévoient de la pluie.

-Ça, c'est embêtant pour les foin, surtout pour Mathieu qui se retrouve tout seul pour rentrer les bottes de foin parce que son fils est malade.

-Julien est malade ? Je ne savais pas.

-C'est Mathieu qui me l'a dit. Je l'ai croisé hier. Son gars a attrapé une sorte de grippe et il est au fond de son lit.

-Une grippe au mois de juin, ce n'est pas banal.

-Y a toutes sortes de virus qui traînent. Je vais essayer de me débrouiller pour aller donner un coup de main à Mathieu, comme ça tout son foin sera rentré ce soir.

-C'est sympa. Dis donc, ça fait un bout de temps que tu es là, deux ans quasiment, non ?

-Hum.

-Tu sembles te plaire ici, non ?

-Hum.

-Tu ne peux pas continuer à vivre comme ça au crochet de la société avec quelques petits boulots par-ci, par-là, non ?

-Hum.

-Tu as encore un peu de fierté, non ?

-Hum.»

A chaque question, Joachim acquiesçait d'un hochement de tête et se demandait où voulait en venir Ernest. Là où voulait en venir Ernest était que la construction du nouveau bâtiment des Lauriers roses était terminée, toutes les finitions étaient achevées, il allait bientôt accueillir de nouvelles personnes et le directeur recherchait un ouvrier d'entretien polyvalent capable de piloter les fonctionnements techniques des locaux, de réaliser de menues réparations et de s'occuper des espaces verts.

« Vu que tu étais tout le temps fourré sur le chantier à discuter technique avec les ouvriers, j'ai pensé que c'était dans tes cordes, alors je t'ai recommandé. Tu as rendez-vous demain à 15h avec le directeur pour un entretien d'embauche. J'espère que je n'ai pas fait une erreur en te recommandant, alors, ne serait-ce que pour moi, je te demande de ne pas foirer. OK ? »

Joachim a remercié Ernest en l'assurant qu'il essaierait d'être à la hauteur. Après le départ du maire, il est resté longtemps pensif à regarder par la fenêtre.

Il ne se voyait pas avec un salaire, un emploi stable, c'était trop beau pour lui. Il pensait qu'il ne méritait pas cette sorte de grâce, ce retour dans la société, puis il réalisa que, surtout, il avait peur. Peur de ne pas savoir faire, peur des autres, les salariés et les résidents, peur aussi de ce grand bâtiment. Ses dernières visites à la fin du chantier lui avaient montré l'ampleur et la complexité des installations techniques. Il voyait toujours cette construction comme un énorme vaisseau mais qui serait rempli de machineries pleines de rouages, de boutons électriques, d'automatismes qui nécessiteraient un équipage nombreux et bien formé. En même temps, il demeurait fasciné par cette sorte de caravelle et il se prenait parfois à rêver que des mats allaient se dresser, que des voiles se tendraient, que le vaisseau prendrait le large en s'envolant et qu'il voguerait parmi les nuages poussé par le vent. Joachim rêvait trop, il le savait, il avait toujours trop rêvé, il avait même autrefois écrit des histoires qu'il inventait comme dans une sorte de rêve éveillé. Finalement,

l'idée de participer à l'envol du vaisseau le séduisait plutôt.

Le lendemain, un peu avant 15h, il a poussé la porte d'entrée des Lauriers roses. Cela lui fit un choc de pénétrer dans le grand hall meublé. Jusqu'à maintenant, il avait toujours vu ces locaux nus et vides. Il marqua un temps d'arrêt comme pour s'accoutumer. Les murs étaient peints en blanc, un espace d'attente avec des fauteuils et une table basse avec les inévitables catalogues, avait été aménagé au fond. Côté colline et côté rue, de grandes baies vitrées éclairaient la pièce, des panneaux d'affichage venaient rompre l'immensité du hall et de nombreuses portes donnaient sur cet espace qui évoquait plus pour lui une salle d'attente de gare. Il s'approchait des affichages pour en prendre connaissance quand il fut interpellé par une jeune femme qui lui tendit la main.

« Je me présente. Je m'appelle Agathe. Je suis ici parce que j'ai des troubles psychiques mais, vous savez, avant j'étais secrétaire. Mais vraiment

secrétaire ! J'ouvrais le courrier, tapais à la machine, ça j'aimais bien, je rangeais tous les papiers, répondais au téléphone, je faisais aussi le café, ... Enfin, tout ce que fait une secrétaire, vous voyez bien ... ».

Elle fut interrompue par la véritable secrétaire.

« Agathe, n'importunez pas ce monsieur. Vous devriez remonter sur votre étage. » Agathe s'éloigna en bougonnant.

« Excusez-la, Monsieur, elle fait le coup à toute nouvelle personne qui entre, mais, en fait, elle n'a jamais été secrétaire. Vous devez être le monsieur pour le poste d'ouvrier d'entretien. Venez, suivez-moi, le directeur vous attend. »

Le bureau du directeur était une pièce relativement grande avec un bureau derrière lequel trônait un gros fauteuil en cuir qui faisait face à deux chaises, un incontournable ordinateur occupait une partie du plan de travail, une table ronde dans un coin avec quatre chaises autour, une armoire, un meuble

bas de rangement et des affichages sur quasiment tous les murs. Un bureau classique de directeur qui parut bien triste aux yeux de Joachim. Aucune photo, aucune décoration, aucune personnalisation ne venait mettre un peu d'humanité dans ce lieu qui semblait totalement aseptisé.

Le directeur le reçut à la table ronde. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, pas très grand, sans caractéristiques particulières sinon un regard très aiguisé. Il était habillé comme tous les directeurs, un mélange calculé de distinction et de décontraction, une veste sur une chemise claire et un jean.

« Vous m'avez chaudement été recommandé par le maire et je souhaitais faire votre connaissance, et discuter avec vous avant d'envisager une collaboration. Pourriez-vous vous présenter, m'exposer votre parcours professionnel, ainsi que vos compétences qui me donneraient envie de vous embaucher pour le poste d'ouvrier d'entretien ? »

Ce fut vite fait. Joachim avait été professeur de français pendant quelques années, puis avait vécu une descente aux enfers suivie d'une lente remontée et maintenant il enchainait les petits boulots. Il expliqua qu'il était un bon bricoleur, qu'il savait à peu près tout faire tant que ça ne faisait pas appel à des connaissances spécifiques. Le directeur lui posa quelques questions.

« Savez-vous déboucher un lavabo ?

-Oui, sans problème.

-Et un WC ?

-Pareil, pas de problème.

-Si je vous demande ça, c'est que nos résidents ne prennent aucune précaution et que les lavabos et les WC se bouchent à une fréquence que vous ne pouvez pas imaginer. Quelles connaissances avez-vous en électricité ?

-J'ai uniquement des connaissances de base, changer des ampoules, réenclencher un disjoncteur, changer

des fusibles, ce genre de choses simples. Je ne saurais pas réaliser une installation électrique mais je sais comment faire pour repérer l'origine d'un dysfonctionnement électrique.

-Bien, et en horticulture, vous vous y connaissez un peu ?

-Je n'ai pas de connaissances spéciales, je sais juste entretenir un jardin, planter au bon moment, désherber, tailler, des choses classiques.

-Avez-vous le permis ?

-Oui.

-Ça, c'est une bonne chose. Maintenant, je vais aborder un domaine un peu moins technique. Quand vous vous êtes présenté, vous avez évoqué « une descente aux enfers », sans être indiscret, pourriez-vous préciser un peu ?

-J'ai eu un problème d'alcool qui m'a amené bien bas.

-Et maintenant ?

-Maintenant, je suis clean. »

Cela sembla satisfaire le directeur qui passa à un autre sujet. Il lui expliqua en quoi consistait son futur travail. En fait, c'était très simple. Il y avait des vérifications à faire sur toutes les installations et les véhicules mais, compte tenu de toutes les normes de sécurité, il ne ferait jamais de réparations autres que le débouchage des lavabos et des WC, le changement des ampoules grillées, le ré-enclenchement des disjoncteurs ayant sauté et se contenterait, en cas de problème, de contacter les prestataires de service pour qu'ils interviennent. Par contre, l'entretien des espaces verts l'occuperaient beaucoup vu leur étendue. Ensuite, le directeur lui tint un long discours évoquant pêle-mêle la loyauté qu'on doit à son employeur, le respect des règles, la bienveillance envers les résidents, c'était comme ça qu'on les appelait, précisa-t-il, des considérations sur l'économie sociale et solidaire et une éthique professionnelle. Joachim écouta poliment mais trouva

que ça faisait beaucoup de mots pour juste dire qu'il fallait faire correctement son travail. Au bout d'une heure, il est sorti du bureau un peu sonné. Voilà, il était embauché et commençait au début de la semaine prochaine, la secrétaire allait s'occuper de tous les papiers. Tout en rédigeant son contrat de travail, elle lui tendit la main.

« Je m'appelle Pauline. Bienvenue. Maintenant que tu vas faire partie de la maison, on se tutoie ! »

Une tasse brisée à recoller

Cela faisait maintenant quasiment deux ans que Joachim travaillait aux Lauriers roses comme ouvrier d'entretien. Les jours succédaient aux jours, pareils et différents. Tous les matins, Joachim allait se présenter à Amélie, la responsable administrative.

« Bonjour Amélie, j'espère que tu vas bien. C'est quoi le programme pour aujourd'hui ?

-Bonjour Joachim. Alors aujourd'hui, c'est un peu comme tous les jours, on m'a signalé un WC bouché dans la chambre d'Annick, une clé coincée dans la serrure chez Antoine, une ampoule à changer dans le couloir sud, et puis le directeur aimerait bien que tu laves sa voiture de service et que tu lui fasses le plein. Et évidemment, tous les contrôles comme d'habitude.

-OK, c'est bien noté, je m'occupe de tout ça. Bonne journée. »

Il entamait alors le tour des installations en commençant par la chaufferie où il vérifiait les voyants, relevait les températures et les pressions de sortie et d'entrée d'eau à la chaudière et contrôlait le bon fonctionnement du chauffage de l'eau sanitaire. Il en profitait pour faire les contrôles sur l'absence de légionnelles dans le circuit d'eau. Il passait ensuite à la pompe à chaleur située dehors à côté de la chaufferie pour faire le même genre de relevés. Après, il faisait le tour du rez-de-chaussée en vérifiant particulièrement les armoires électriques, les ventilations, les appareils de cuisine, l'alarme incendie, il montait à l'étage pour les mêmes contrôles avec en plus la vérification de la buanderie et de la cuisine de réchauffage des plats, et ensuite grimpait dans les combles pour examiner le bon fonctionnement des VMC. Une fois par semaine, il vérifiait tous les véhicules et faisait les niveaux.

Toujours les mêmes actions, toujours dans le même ordre, toujours de la même façon, toujours la même durée, cela aurait pu en lasser plus d'un mais pas Joachim. Cette routine le rassurait, elle

remplissait son esprit vide et occupait ses mains. C'était comme un ronronnement, quelque chose auquel on ne prête pas attention mais qui laisse désespéré dès que ça s'arrête.

Joachim aimait bien faire ce tour rituel tous les matins. Il croisait les collègues et les résidents. Le matin entre ceux encore pas bien réveillés et ceux qui étaient débordés par toutes les tâches matinales, personne n'avait le temps pour une conversation, on ne faisait que se saluer.

Lorsqu'une panne survenait, ce qui était relativement fréquent, c'est lui qui contactait les entreprises partenaires et organisait leurs interventions. Il connaissait tous leurs employés qu'il guidait dans ce grand labyrinthe. Chaque contrôle, chaque action et chaque intervention donnait lieu à une consignation écrite dans des grilles prévues à cet effet avec signature. Il passait un temps fou à leur remplissage dont le sens lui échappait mais qui semblait revêtir une grande importance aux yeux de sa hiérarchie. Le directeur lui avait dit une fois

« qu'ils en crevaient des règlements », il lui avait alors expliqué qu'il s'agissait de la politique du parapluie. Chacun ouvre un parapluie pour se protéger et Joachim avait bien compris qu'il était en bout de chaîne, qu'il n'y avait plus de parapluie pour lui. Il était finalement arrivé à la conclusion que les normes et les règles étaient manifestement plus faites pour la sérénité des responsables que pour la réelle sécurité des personnes mais cela le laissait indifférent. Il s'en foutait, il faisait ce qu'il avait à faire sans état d'âme d'aucune sorte, simplement parce qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse. Ce qu'il préférait, c'était entretenir les espaces verts, être à l'air libre au milieu des plantes qu'il soignait avec la plus grande attention.

Il avait le ciel au-dessus de la tête, tantôt gris, tantôt bleu, ou entre les deux, un mélange de bleu et de nuages qui défilaient. Il sentait la chaleur du soleil, la fraîcheur de l'ombre, l'humidité de la nuit au petit matin. Il respirait les odeurs de campagne, la senteur d'herbe sèche, celle entêtante et parfois suffocante des pins sous la brûlure de l'astre solaire, les effluves

d'humus et de pourriture des champignons, les fragrances florales, tant et tant de parfums exhalés par cette terre puissante. Il aimait fouiller le sol avec ses mains pour planter ou arracher les mauvaises herbes, cela lui procurait un sentiment de plénitude comme si enlever les mauvaises herbes s'apparentait à défricher son esprit des pensées négatives pour que de nouvelles idées puissent germer. Il faisait le tour des arbres du parc, les hêtres, les chênes, les noisetiers qui abritaient des écureuils et les grands pins tout au fond. Il aimait se mettre dessous et écouter le vent qui se mettait à chanter en passant entre leurs aiguilles. Il lui arrivait même d'enlacer ces grands arbres, de coller son oreille contre l'écorce et de les écouter pousser. Il entendait l'esprit des arbres, grincements et craquements, et un grand calme l'enveloppait.

Tout le monde s'était habitué à sa présence silencieuse, feutrée et souvent, on venait le voir quand il travaillait dehors à l'entretien du parc. On lui demandait ce qu'il faisait, il répondait par monosyllabes, laissant ainsi un espace libre pour la parole, alors on se répandait. Ses collègues

évoquaient les enfants qui n'apprenaient pas bien à l'école, les fins de mois difficiles, leur fatigue, les résidents pénibles et la direction encore plus pénible qui les ignorait. Certains parlaient juste de la pluie et du beau temps et les jeunes femmes, à partir du printemps, venaient en tenue légère flirter un peu avec lui, parfois avec insistance comme Sophie qui venait régulièrement l'aider à désherber. Elle était gentille Sophie, parfois trop gentille. Pas comme cette autre peau-de-vache, qui l'entretenait pourtant de la bienveillance de dieu et de l'amour du prochain. Une bigote et une dingue ! Jusqu'au directeur qui s'épanchait sur ces « foutues normes » et sa solitude de coureur de fond.

Il était souvent sollicité par les uns et les autres pour signer une pétition, adhérer à un syndicat ou participer à une action auprès de l'inspection du travail. Il avait vite compris que différents clans s'étaient constitués dans l'établissement et s'affrontaient pour le leadership de l'opposition à la direction. Joachim ne parvenait pas à comprendre ses collègues, il ne comprenait pas les intransigeances, ni

les consignes de silence qui parfois s'imposaient, il ne comprenait pas plus en quoi il y avait motif à s'opposer à une direction qui faisait ce qu'elle pouvait, comme tout le monde. Chacun faisait son boulot du mieux qu'il pouvait. Les paroles des uns étaient démenties par les discours des autres. Quand il écoutait ses collègues tout lui paraissait faussé, biaisé, tout n'était qu'apparence et falsification, vérités et mensonges s'affrontaient sans que n'émerge un sens. Joachim voyait tout cela, ressentait tout cela alors il ne répondait pas, ni aux uns, ni aux autres et gardait un silence que chacun interprétait à son avantage. Il était celui qui aurait pu traverser un champ de bataille d'un pas tranquille en regardant droit devant lui et tous les combattants se seraient écartés pour le laisser passer. Toutes ces gesticulations ne le concernaient pas, ce n'était pas son affaire, il préférerait s'occuper des fleurs, elles avaient au moins l'avantage suprême de n'être que ce qu'elles étaient, sans artifice, ni tromperie.

Et puis, il y avait les résidents. Il les avait vus arriver un par un de façon échelonnée à l'ouverture.

Eux aussi venaient lui parler mais, en général, ils ne prêtaient pas attention au fait qu'il les écoute ou pas. Ils s'asseyaient sur le banc le plus proche et soliloquaient. Certains tenaient de véritables conversations avec eux-mêmes comme s'ils étaient deux dans le même corps. D'autres riaient sans fin ou, au contraire, se plongeaient dans un mutisme hermétique. Quand les résidents s'approchaient, Joachim relevait la tête, arrêtait ce qu'il faisait, venait s'asseoir sur le banc à côté d'eux et leur décrivait le parc, les lilas, les roses, les grands pins, les haies de chèvrefeuilles, les bouquets de jonquilles et de narcisses, les pâquerettes et les toutes petites fleurs des orchidées sauvages dont il était le seul à connaître l'emplacement. Il leur faisait prendre conscience du parfum envoûtant de la terre qui fume après l'orage, des relents de vase autour des mares, du bruit du crissement des pas sur la neige gelée, du silence qui tombe avec la nuit et des couleurs du ciel au-dessus de la colline au soleil couchant. Souvent, le résident stoppait son délire, tournait la tête vers Joachim puis repartait avec un sourire. Quelques-uns le fixaient

ardemment et l'interrogeaient, notamment Agathe, la fameuse secrétaire.

« Et toi, Joachim, pourquoi tu es là ?

-Je travaille ici, tu vois Agathe, en ce moment je désherbe le massif des rosiers.

-Oui, je sais mais ce que je te demande, c'est pourquoi tu travailles ici, pourquoi spécialement ici ?

-Je ne sais pas, c'est le hasard, ça s'est fait tout seul.

-Le hasard, ça n'existe pas ! C'est Dieu qui t'envoie.

-Dieu ? Non, Agathe, ce n'est pas Dieu, c'est juste le hasard.

-Le hasard n'existe pas ! Je suis sûre que tu sais pourquoi tu es là, Dieu a dû te le dire.

-Non Agathe, je ne sais pas. Je te répète que c'est le hasard. Si j'avais habité ailleurs, j'aurais travaillé ailleurs.

-Oui, mais tu habites ce village, et puis tu sais, Joachim, je crois, qu'en fait, tu nous ressembles. Tu as beau mettre une barrière autour de tes rosiers, cela n'empêchera pas le ciel de tomber.

-Hum.

-Au fait, tu sais que j'ai été secrétaire autrefois, alors, si tu as un texte à faire photocopier, n'hésite pas, donne-le moi et je te ferais ça gratis. »

Puis Agathe était repartie comme elle était venue, en sautillant et riant à gorge déployée. Joachim avait souvent pensé à ce qu'elle avait dit. Le délire d'Agathe n'était pas exempt d'une certaine vérité. Pourquoi avait-il atterri ici ? Il y avait bien eu un enchainement de faits qui l'avaient amené là, dans ce village, dans cet établissement. Et puis c'était vrai, il pouvait bien ériger toutes les barrières qu'il voulait autour de lui, cela n'empêcherait pas le ciel de tomber, cela n'enlèverait rien à ses erreurs, cela ne tromperait personne et ne le rendrait pas meilleur. C'était vrai, au bout du compte, il était comme tous les résidents, ni meilleur, ni pire qu'eux, juste pareil.

D'autres encore ne faisaient que passer, tête baissée et mains nouées. Ceux-là s'étaient perdus trop loin dans la souffrance et l'horreur. Ceux-là étaient porteurs de drames. Joachim était en train de tailler une haie quand il a vu Christophe s'avancer sur le balcon de sa chambre. Il s'étreignait lui-même, semblant se bagarrer avec un autre. Joachim l'a vu se débattre, se prendre à la gorge et se jeter par-dessus la rambarde. Il a couru sous le balcon pour tenter d'amortir sa chute mais est arrivé trop tard. Christophe s'en est tiré avec de multiples fractures, persuadé qu'il avait été victime d'une agression par son voisin de la chambre d'à côté. Après son hospitalisation, il n'était pas revenu.

Et que dire de Kevin qui fut retrouvé décédé dans sa chambre un matin ? Cela avait rappelé à Joachim une vieille chanson qui parlait d'un voisin mort tout seul dans son appartement sans personne pour lui tenir la main. Kevin non plus n'avait eu personne pour lui tenir la main au moment du passage et Joachim comprenait mal que cela soit possible dans un établissement comme celui-là, dont la raison d'être

est justement de tenir par la main ceux qui y sont accueillis. Ce jour-là, le parc sentait la mort.

Joachim voyait aussi ceux qui se sauvaient. La direction appelait ça une fugue et alertait la gendarmerie pour que la personne soit retrouvée dans les meilleurs délais. Ceux-là recommençaient toujours. Joachim ne comprenait pas. La direction répétait constamment que les résidents étaient libres de circuler, de sortir, de partir mais ils devaient dire où ils allaient, avec qui et à quelle heure ils rentreraient, était-ce cela la liberté ? Et s'ils étaient si libres de circuler, que signifiait une déclaration de fugue à la gendarmerie ? Il ne comprenait pas, il entendait encore Tristan hurler dans le hall pendant qu'on le maîtrisait.

« Si on n'était pas déjà fous, on le serait devenus à être dans ce foutu établissement ! »

En plus de ses attributions officielles, Joachim s'en était donné d'autres plus secrètes. Il prenait plaisir à réparer toutes les menues babioles que les résidents lui apportaient, une tasse brisée à recoller,

un bracelet de montre cassé, un transistor muet, un cadre dont les coins se décollent, une bague trop petite à agrandir, une semelle décousue, ... Des petits riens qui étaient tout pour les résidents et qui faisait que, pour une fois, Joachim se sentait utile.

De temps en temps, Joachim croisait ceux qu'il nommait les automates. En règle générale, c'était des hommes en costumes sombres, la nuque raide, le pas pressé, un attaché-case à la main, c'était les dirigeants de l'association gestionnaire qui venaient contrôler la bonne marche de l'établissement. Ils ne s'attardaient pas dans les couloirs, les résidents les effrayaient. Quand ils en croisaient un, ils longeaient le mur opposé et se faisaient discrets. Quand Joachim les voyait en réunion, fiers d'être devant le micro et de plastronner, tenir des discours de tolérance, de bienveillance aussitôt suivis de propos sur les économies à réaliser, le management, la pyramide des âges, ..., il se débranchait face à tous ces paradoxes. Ces gens étaient obsédés par l'image de l'Association qui se devait de présenter un profil humaniste, et Joachim

comprit très vite, qu'en fait, ces gens parlaient de leur propre image. Ils se savaient requins mais se voulaient colombes. Joachim les trouvait juste pathétiques.

Au bout de quelques mois, le directeur avait élargi les attributions de Joachim en lui confiant des transports de résidents pour les emmener à divers rendez-vous médicaux ou autres. Il lui demanda également d'animer un atelier d'horticulture avec des éducateurs.

Depuis, les transports lui prenaient beaucoup de temps, le village était loin de tout et le moindre déplacement se traduisait souvent en un nombre conséquent de kilomètres. Il avait l'impression d'être un chauffeur de maître, il ne lui manquait que la casquette. Des résidents s'installaient à l'arrière et gardaient le silence, d'autres préféraient s'asseoir devant et discutaient avec lui. Ils étaient souvent inquiets, voire angoissés par le rendez-vous auquel ils se rendaient et Joachim essayait de les détendre en parlant de tout et de rien, du paysage autour d'eux, du

programme de la télé, du menu du prochain repas ... Parfois, ils étaient tellement anxieux qu'ils demandaient à Joachim d'assister au rendez-vous, il s'exécutait de bonne grâce. En sortant, ils étaient soulagés et le retour était plus détendu.

Pendant les ateliers d'horticulture, Joachim laissait l'éducatrice du moment diriger l'activité. Lui, il se contentait de préparer le matériel et d'être disponible pour les travaux les plus pénibles. Ils avaient entrepris de faire un potager et il s'assurait aussi de la bonne tenue de ce jardin en-dehors des séances avec les usagers qui étaient parfois espacées de plusieurs jours, car arroser et désherber n'attendaient pas toujours. Les résidents l'interrogeaient sur les plantes et les soins à leur prodiguer, Joachim prenait toujours le temps de leur expliquer même s'ils lui posaient toujours la même question. Il s'était rendu compte que, peu à peu, ils s'adressaient plus à lui qu'à l'éducatrice. Comme il n'y avait quasiment que des femmes parmi les éducateurs, il croyait naïvement que c'était parce

qu'il était un homme que les résidents le sollicitaient davantage.

Joachim était heureux de ces nouvelles missions. Il aimait bien le contact avec les résidents. Il ne se sentait pas différent d'eux et, contrairement à ses collègues soignants, il pensait que les frontières étaient dans les têtes. Il se disait qu'entre dingues et paumés, on se comprenait et que même si toutes les lumières du monde ne pouvaient pas effacer l'ombre, chacun avait tout de même droit à une petite part de clarté.

De plus en plus de mots tournaient autour de lui, les mots des résidents, les mots de ses collègues, les mots de la direction, ses anciens mots à lui. Il commençait à les apprivoiser et certains avaient déjà fait leur retour dans son esprit. Qu'allait-il en faire ? Il pourrait les collectionner et les garder jalousement, ou bien les laisser libres, libres de venir et de repartir mais il y avait des mots qui l'effrayaient encore, alors, il faisait semblant de ne pas les avoir vus et restait silencieux.

Ils formaient un drôle d'équipage

Joachim avait eu une liaison pendant quelque temps avec une jeune éducatrice, Amélia. C'était une jeune femme assez grande d'environ vingt-cinq ans, les cheveux coupés à la garçonne, des yeux noisette pétillants et une grande bouche comme si elle voulait continuellement croquer la vie, et peut-être parfois mordre. Il l'avait croisée, ils avaient échangé quelques mots et un jour, alors qu'il était à genoux pour désherber un parterre de lavandes et qu'un petit groupe de résidents s'occupait du potager, elle s'était plantée devant lui. Il avait senti son ombre et avait relevé la tête, son regard était remonté le long de ses longues jambes nues jusqu'à son short, puis jusqu'à son visage en passant par un ravissant décolleté. Elle était debout entre le soleil et lui, les mains sur les hanches, et le regardait en souriant.